

Éternelle Idylle

Le moteur s'étrangla en crachotant comme un moribond et sa dernière émanation. De grosses bulles remontèrent à la surface. La comtesse Carlotta avait coupé le contact et la petite vedette glissa en gémissant vers l'embarcadère de San Michele. Elle conduisait elle-même, bien emmitouflée dans un extravagant manteau de vison blanc qui la faisait ressembler à un gigantesque panda.

Une fois le bateau amarré, elle s'engagea dans une des ruelles de l'île. Le ciel était encore bleu, sans nuages et la nuit ne tombait que dans une heure. Carlotta croisa quelques touristes qui se pressaient pour prendre la navette du soir qui allait les ramener, tout tremblant, sur la place Saint-Marc.

Elle tourna à gauche, puis deux fois à droite, en rasant les murs pour se protéger des bourrasques qui chassaient les intrus troublant la sérénité retrouvée du soir. Elle s'arrêta en face d'une lourde porte métallique, fit jouer une petite clé et entra subrepticement. A l'intérieur, la température était à peine plus clémente. Elle ouvrit une seconde porte et descendit quelques marches d'un pas enjoué, secouant la tête, de plus en plus animée.

Vittorio l'attendait. Il était assis silencieusement, dans la demi-pénombre. Exactement à la place où elle l'avait laissé la semaine passée. Carlotta était très ponctuelle. Elle venait toutes les semaines, le même jour à la même heure.

Elle posa son sac, défit son lourd manteau, s'approcha et l'embrassa sur le front.

- Pour toi mon amour !

Elle lui présenta cérémonieusement deux roses rouges et sentit le jeune homme les humer longuement, sans bouger, toujours sans rien dire. Dans la pénombre, elle voyait son sourire, et toutes ses dents délicates. Elle devinait son regard, fixé sur l'amante avec laquelle il redevenait enfin un homme.

La comtesse alluma une à une les bougies qui parsemaient la pièce. De dos, elle pouvait imaginer Vittorio qui la regardait, sans doute amusé lorsqu'elle se brûlait les doigts en essayant de faire durer les allumettes. Carlotta prenait son temps, savourant par avance le moment où elle le découvrirait, paré des médailles qui renvoyaient la lueur des bougies comme des rayons de lune.

Vittorio était, pour la comtesse Carlotta, le plus beau des hommes qui ait jamais existé. Du moins sur l'île. Cela faisait maintenant dix ans que Carlotta avait trouvé l'amour de sa vie, en poussant par hasard une porte entrouverte, comme elle le faisait parfois lors de ses fréquentes escapades nocturnes à San Michele.

Cette fois encore, en se retournant, elle resta sans voix devant la sérénité et la dignité qui se dégageaient du jeune homme. Elle s'assit en face de lui et le contempla en faisant durer cet instant d'extase comme un moment d'éternité. Elle aimait les longs silences complices qui régnaient entre eux. Ils n'avaient pas besoin de se dire bonjour ou de

peupler leurs conversations de niaiseries pour le simple motif de maintenir la communication. Non, ils pouvaient s'en passer tant leurs regards suffisaient pour dire combien ils s'aimaient.

Ils parlèrent enfin. Plutôt, elle parla et il l'écouta. Elle racontait le temps qu'il faisait dehors, les derniers morts dans le milieu du cinéma, le drame du Word Trade Center qui avait pourtant eu lieu l'an passé mais qui allait changer le monde pour toujours. Un des voisins de Vittorio avait d'ailleurs péri dans la catastrophe.

Vittorio ne sortait pour ainsi dire jamais. Il préférait le calme de son intérieur décoré de fleurs soigneusement arrosées. Vittorio semblait tout connaître des fleurs, chose inhabituelle pour un homme. Carlotta en était ravie car les fleurs étaient également sa passion. Elle avait même une gigantesque serre dans son palais du Cannaregio. Un jour, elle emmènerait Vittorio la visiter. Mais pas tout de suite, pas dans sa situation de personne publique connue de tous à Venise. Elle s'en excusait presque, mais Vittorio comprenait parfaitement et ils avaient tout le temps. Il préférait rester à San Michele de toute façon, en sécurité.

Le jeune homme était, il est vrai, un peu fragile et supportait mal les voyages. Sa frêle silhouette laissait deviner une santé délicate. Il s'agissait sans doute des séquelles d'une très mauvaise grippe qu'il avait contractée bien des années plus tôt. Carlotta ne voulait surtout pas le brusquer. Si elle évitait au maximum de le toucher, elle se permettait quand même de le prendre dans ses bras une ou deux fois dans la soirée. Vittorio était alors aux anges, enlacé par cette femme aux formes généreuses, plus âgée que lui, à première vue, mais qui avait des attentions de petite fille. Les élans de tendresse qu'elle se permettait n'allaient cependant jamais plus loin. Leur amour était trop pur, trop intense pour le gâcher dans des ébats déplacés entre un jeune homme et une dame d'âge mur.

Carlotta ouvrit le sac et sortit une bouteille de champagne. Un millésime exceptionnel. La comtesse pouvait se le permettre. Elle alla prendre deux verres sur une étagère en acajou délicieusement sculptée. Elle connaissait l'endroit par cœur et se sentait chez elle.

Ils trinquèrent. A eux, à leur éternelle complicité, à leur amour qui durerait toujours. La comtesse avait des mots doux toujours nouveaux pour Vittorio. Avec le champagne, elle devenait une bavarde intarissable et se perdait en louanges un peu pompeuses. Le jeune homme écoutait, la tête droite, apparemment ravi d'être adoré sans réserve par quelqu'un d'aussi extraordinaire.

La comtesse sortit soudain un téléphone portable. L'objet faisait totalement anachronique dans cet intérieur si désuet. Vittorio ne s'était toujours pas habitué aux gadgets électroniques et il avait les yeux avides, sans doute impatient de voir à quel point le monde du dehors avait évolué. Carlotta tapota maladroitement sur l'écran et, après quelques essais infructueux, de la musique se fit enfin entendre. Le son remplit immédiatement la pièce, un son un peu caverneux mais on distinguait bien la mélodie que soulignait un tempo vif et gracieux. Un tango argentin, un des plus connus, Le Libertango d'Astor Piazzola. La comtesse Carlotta était devenue totalement obsédée par cet air, qu'elle écoutait sans cesse, depuis une semaine.

- Vous dansez Monsieur ?

Vittorio ne refusa pas. Elle savait bien qu'il espérait ce moment qui, comme toutes les semaines, allait le transformer de nouveau en homme, si beau qu'elle en serait totalement comblée. La comtesse le prit dans ses bras et lentement, au rythme du tango, entama sa parade amoureuse.

Ils dansèrent, dansèrent. Ils semblaient animés d'une fièvre intense et les bougies qu'ils frôlaient adroitement faisaient se mouvoir autour d'eux une sarabande infernale. Comme une cour de danseurs fantômes. On aurait dit que toute la pièce s'animait. Vittorio, souriant de toutes ses dents, suivait les pas de Carlotta qui le soulevait et le projetait d'un côté à l'autre de ses jambes en évitant de le cogner contre quelque rebord. Par moment, la comtesse renversait la tête en arrière et fermait les yeux. Elle imaginait les doigts longs et nerveux de l'artiste sur les touches de nacre qui faisaient pleurer le bandonéon. Elle était complètement saisie par l'air hypnotique. Vittorio également. Il était soumis à cette femme qui le faisait vibrer jusqu'aux plus profond de son âme. Les pans de son costume en alpaga, devenu un peu trop grand pour lui, virevoltaient et effleuraient le visage de Carlotta. Elle se penchait alors d'un mouvement soudain pour le tenir à l'horizontal une fraction de seconde avant de se redresser brusquement. Elle repartait à longues enjambées souples et rythmées tandis que les chaussures de Vittorio cliquetaient sur le même tempo.

Le morceau était programmé en boucle et dura un temps infini. Ce n'est que lorsque la comtesse fut à bout de souffle qu'elle éteignit cérémonieusement l'appareil. Elle reposa alors délicatement Vittorio sur son banc matelassé et s'assit à son tour pour reprendre sa respiration et admirer son partenaire qui continuait à lui sourire en la fixant d'un air enamouré. Il n'avait pas besoin de repos car il ne faisait pour ainsi dire pas d'effort. Comme Carlotta était beaucoup plus grande, elle l'avait littéralement porté tout le temps.

Puis la magie s'éteignit d'un coup. Cela avait été une soirée parfaite mais ils n'avaient plus rien à se dire. Tout au moins pour ce soir. La comtesse Carlotta regarda brusquement sa montre et, comme une Cendrillon, ou comme le client d'une femme de petite vertu qui se rhabille à la hâte, annonça à Vittorio qu'elle devait partir. Un banquet de vieux notables agonisant. Une fête lugubre à mourir d'ennui, mais à laquelle elle ne pouvait se soustraire compte tenu de son rang dans la société vénitienne.

Vittorio ne bougea pas et la regarda s'éloigner, sans manifester d'émotion. Les bons moments avec la comtesse avaient toujours une fin abrupte. Mais elle revenait chaque semaine, même si cela représentait pour Vittorio une éternité. Et ils riraient encore ensemble, devisant comme de vieux complices qui partageaient les mêmes passions et les mêmes plaisirs sobres d'une intimité totale.

La comtesse sortit et le vent vif la frappa en pleine face. Elle remonta le col de son long manteau. La lune était pleine et projetait des ombres grotesques sur les murs voisins. Carlotta referma soigneusement à clé la lourde porte qui protégeait son amour secret. Elle inspira longuement comme à chaque fois qu'une montée d'émotions la submergeait.

Avant de s'engager sur l'allée de graviers, elle caressa de la main l'inscription sur le mur. Elle faisait ce geste après chaque visite à Vittorio, comme un regret de partir trop tôt et de le laisser seul. Un jour elle viendrait pour de bon à San Michele, et resterait près de

Vittorio. Ses doigts se détachèrent enfin des lettres en or gravées dans le marbre et elle s'éloigna sans un regard. Sur le mur était écrit :

Vittorio Manciatte

1889 - 1913